L'Abeille
de la Nouvelle-Orleans
Journal Hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1827

Publiée par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, Lne., Téléphone Main 4100.

Enregistré à la Poste de la Nouvelle Orléans, Lne., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879

En Louisiane et au Mississippi, par an $2.50
Pour les Etats-Unis, un an $3.00
Par mois 25c

Danger Germano-Russe

Est-il si grave que d'aucuns le prétendent?—Telle est la question qu'on se pose aujourd'hui, après qu'à Gênes s'est affirmée l'entente économique entre les deux pays, alors qu'un peu partout on parle d'une alliance militaire orientale dirigée contre nous.

Je ne crois pas à l'imminence de ce danger. Je n'y crois pas pour deux raisons: d'abord, parce que l'état actuel de la Russie est si lamentable que j'imagine assez difficilement l'aide économique ou militaire qu'elle serait capable de fournir à qui que ce fût; ensuite, parce que les partis de droite allemands redoutent trop les idées révolutionnaires pour accepter, malgré leur soif de revanche, d'ouvrir leurs frontières à des millions de soldats rouges. Lorsqu'ils ont expédié Trotski en Russie, pour y semer le bolchevisme, en pleine guerre, ils ont pris soin de lui faire traverser l'Allemagne en "wagon plombé." Il serait singulièrement imprudent de leur part de mettre en contact leurs millions d'ouvriers et de citadins avec une nuée de propagandistes armés.

La situation intérieure de la Russie est plus triste que jamais. La famine continue. La cannibalisme est devenu chose courante dont on ne parle guère; je n'y insiste pas. La situation financière est ahurissante. Voici quelques chiffres qui permettent de la préciser:

Le Commissariat du Peuple aux Postes et Télégraphes a fixé, à partir du 1er avril 1922, le nouveau tarif de la correspondance avec l'étranger à cinquante centimes pour les premiers vingt grammes des lettres fermées simples. La valeur du centime étant, à cette date, de 600 roubles, il en coûte donc 30,000 roubles pour envoyer une lettre ordinaire hors de Russie, 60,000 roubles si elle est recommandée, c'est-à-dire quelque 150,000 francs au pair.

Les billets de chemin de fer, en vertu d'un récent décret du Comité exécutif central, varient tous les mois, suivant le cours du rouble-or. Au début de mars, il en coûtait 1,014,600 roubles pour aller de Pétrograd à Moscou, 2,176,000 roubles pour se rendre de Kiev à Pétrograd, 1,664,000 roubles de Pétrograd à Kharkov!

Ces tarifs fantaisistes n'empêchaient pas, d'ailleurs, les chemins de fer russes d'être dans un état de ruine financière et matérielle qui touche particulièrement les innombrables petits porteurs français de titres émis en France par le gouvernement russe, d'accord avec le nôtre. Dans un rapport du Commissariat des Voies et Communications soviétiques, publié en mars par le journal L'Ekonomitcheskaïa Jizn, les "officiels" déclarent:

"La situation des transports est à ce point critique qu'elle menace d'un grand danger l'un des services les plus importants de l'Etat... Il faut se dépêcher de lui porter secours...."

Et, plus loin, on nous apprend que les dettes contractées par les chemins de fer dans les seuls mois de janvier et février s'élèvent à 14,100,000,000,000 de roubles:

"A ce chiffre viennent s'ajouter les dettes contractées par le Commissariat des Voies et Communications en 1921 et qui ne peuvent être exactement établies, mais qui, cependant, peuvent être ainsi évaluées: au personnel, 700 milliards environ de roubles-papier; pour l'acquisition de matériaux, près de 500 milliards. Au 1er mars, les dettes du Commissariat des Voies et Communications se chiffraient à 15,300,000,000,000 (quinze trillions, trois cents milliards de roubles), ce qui signifie que, sur certains réseaux, les salaires n'ont pas été payés depuis le mois de novembre. Il n'a été donné aux ouvriers et employés que huit livres de pain, ou 165,000 roubles par mois. Cette estimation a été faite d'après la valeur de l'argent reçu par les ouvriers en février."

Après ces constatations, Mikhaïlov écrit dans L'Ekonomitcheskaïa Jizn du 4 mars:

"En présence d'une pareille situation, doit-on s'étonner des actes de pillage, des vols, des abus de toutes sortes qui sévissent dans nos chemins de fer? Doit-on s'étonner encore de l'apathie des uns, de l'inertie des autres?"

En résumé, et d'après les derniers renseignements que nous avions, la situation des chemins de fer russes était la suivante: le nombre total des locomotives se réduisait à 17,906, sur lesquelles 11,539 étaient portées comme "malades," 505 comme éteintes, et 1,357 comme machines de manœuvre. Les trains de marchandises ne pouvaient disposer que de 2,578 locomotives réparties sur l'immense espace de la République des Soviets. Mais ce n'est pas tout d'avoir des machines, il faut les chauffer: le charbon, le naphte et le bois manquent... On annonçait, en mars, une "crise désastreuse" pour avril et mai.

Voilà donc qui rend bien illusoire une menace militaire russe.

De plus, les ouvriers et l'armée rouge, les meilleurs soutiens du régime jusqu'ici, commencent à le mal supporter. La presse soviétique de mars signale une série de conflits entre ouvriers et employeurs. Des grèves ont éclaté, tout comme sous les régimes capitalistes. En février, les ouvriers des mines et des usines de l'Oural et du Donetz avaient commencé à manifester leur mécontentement; en mars, ce fut bien pis. A Tver, on a dû juger soixante-deux ouvriers pour "avoir manqué à la discipline professionnelle." L'acte d'accusation leur reprochait "d'avoir expulsé par la violence l'administrateur de la scierie mécanique, le camarade Afanassiev." Dans la première moitié de mars, l'Imprimerie Nationale, l'ancienne "Sitine" de Moscou, ayant licencié cent quatre-vingts ouvriers, le personnel se mit en grève. Les autorités soviétiques fermèrent les ateliers et renvoyèrent les grévistes. La Pravda de Moscou nous raconte, le 22 mars, les troubles de l'usine Sokol, et nous explique qu'ils eurent pour cause le non-paiement des ouvriers pendant les deux derniers mois... De quoi vivaient ces malheureux?

Ainsi, un peu partout, on ne paie pas les salaires, on supprime les rations, les vivres manquent, les troubles naissent, les grèves éclatent, on assassine des ingénieurs, on doit employer la force pour réprimer les violences.

Mais quelle force, sinon l'armée rouge? Or, voici qu'à son tour, l'armée rouge semble mécontente. Jusque maintenant, elle avait été relativement bien nourrie. Or, la "nouvelle politique économique," la reprise du commerce à laquelle les Soviets ont été contraints, rendent précaire la vie de leurs soldats. "De toutes parts, on peut voir des rouges vendant dans le creux de leur main les quelques grammes de sucre qu'ils reçoivent," écrit un homme de la 143e brigade, dans une lettre que publie la Pravda du 17 mars. Et qu'est-ce qui les oblige à le vendre?

"Il est évident que le menu du soldat rouge, sans parler du pain, est insuffisant. Un hareng, vingt-quatre zolotniks (environ cent deux grammes) de farine ou de haricots ne sont pas suffisants pour nourrir un homme jeune et fort.

"Mais là-bas, dira-t-on, dans la région de la Volga, on n'a pas même cela... Nous avons supporté beaucoup de choses durant la révolution, et nous devons en supporter encore.... Et le soldat rouge est contraint de vendre le peu de sucre qu'il reçoit pour se procurer des aliments plus substantiels, des pommes de terre, du pain... Il y a aussi des soldats rouges qui font de la spéculation et qui vendent leur équipement militaire.

"Les soldats rouges, éblouis dans les marchés par la vue de produits alimentaires, de différentes marchandises de luxe, se laissent aller à commettre des crimes; c'est pour avoir de l'argent, c'est pour pouvoir, ne serait-ce qu'une minute, le posséder et se rassasier une bonne fois.

"On ne doit pas trop en tenir rigueur au soldat rouge. Il faut mettre en pratique le mot d'ordre de Trotski:

—"Il faut au soldat rouge, non pas une semaine de secours par an, mais cinquante-deux semaines.

"Chefs! Des secours à l'armée rouge! N'attendez pas qu'elle soit dominée par la nouvelle politique!.."

Texte singulièrement instructif. Il nous montre une curieuse modification de l'état d'esprit de l'armée des Soviets. A n'en pas douter, la "nouvelle politique" a sa répercussion sur le moral de la troupe. Du jour au lendemain, du fait de la reprise du commerce, le soldat, qui était une sorte de seigneur, redevient un mercenaire. Il voit qu'autour de lui, d'autres sont mieux traités et peuvent manger à leur faim, et son affection pour le régime dont il est le plus ferme appui diminue tout naturellement.

Les ouvriers, de leur côté, raisonnent comme l'armée et se mettent en grève. Et voici que des paysans se réveillent à leur tour. Un décret, on le sait, a décidé la confiscation des trésors et des objets précieux appartenant aux églises, temples, mosquées et synagogues de Russie. Les sommes produites par la vente de ces trésors doivent permettre de lutter contre la famine. Or, en de nombreux endroits, de vraies batailles ont eu lieu entre la troupe et les paysans, qui s'opposaient à l'enlèvement de leurs icones. A Chouïa, notamment, ville du gouvernement d'Ivano-Vosnessensk, le sang a coulé le 15 mars, au cours d'une véritable émeute, caractéristique de la mentalité du paysan russe.

A l'annonce de la réquisition, une foule d'hommes, de femmes et d'enfants envahit l'église et la place qui la précède. Elle crie, s'excite. On l'accueille par des menaces, on l'accable de bûches, de pierres. Le tocsin sonne.

Alors, accourt à la rescousse un demi-bataillon du 146e d'infanterie et deux autos-mitrailleuses. La foule entoure les soldats et veut les désarmer. Coups de revolver. Le chef de bataillon ordonne de faire feu. Une première salve est tirée en l'air. Et puis devant l'attitude de la foule, la troupe la mitraille. Elle se disperse, en panique. Une dizaine de blessés, quatre tués, dont une femme, gisent sur la place, au dire du rapport officiel présenté par la Commission spéciale envoyée à Chouïa par le présidium du Comité exécutif central.

Etant donné tous ces faits, on comprend que l'Allemagne n'ait guère à compter actuellement sur l'aide militaire ou économique des Soviets, et aussi que les pangermanistes se soucient fort peu de les introduire chez eux. Mais ce qui est exact, c'est qu'actuellement le Reich fait un gros effort pour réorganiser, dans la mesure du possible, la Russie, afin de l'exploiter économiquement par la suite. Il veut la soumettre dans l'avenir à sa suprématie industrielle, commerciale, comme à sa suprématie intellectuelle, et cela constitue déjà une menace suffisante pour qu'on s'en inquiète.

ANDRE FRIBOURG, député de l'Ain, secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.

LENINE
ET SES COMPLICES

Les conférences de Gênes, de la Haye ont ramené l'attention sur la Russei, au moment même où la santé de Lénine menace de faire crouler le laborieux édifice des Soviets. Quand il s'agit d'un homme comme le dictateur moscovite, à l'activité duquel, à tort ou à raison, l'existence d'un système semble suspendue, les chances sont grandes pour que les informations livrées au public ne traduisent qu'une part très relative de la vérité.

A-t-il été l'objet, une fois de plus, d'un attentat, mieux réussi? Est-il frappé d'hémorragie? Souffre-t-il d'une maladie d'intestins? Est-il fou? Soit dit en passant il est superflu de se poser une pareille question. Le fait brutal du communisme, réalisé par les moyens dont les bolchevistes se servent, suppose de leur part à tous, un détraquement cérébral tenace et caractérisé. Prétendre édifier une société au rebours de la tradition, de la raison, de l'expérieuce, de la science, du sens commun, cette tentative ne peut être qualifiée que de lunatique et ses fauteurs ne méritent que le traitement réservé en tous pays aux aliénés.

Aussi bien on ne saurait décider lequel est le plus fou des deux, du peuple russe qui, par le moyen de théories absurdes, se laisse tyranniser, décimer, anéantir, ou de la majorité fanatique qui déploie une force d'entêtement et d'illuminisme peu commune pour réaliser sa perte.

Quoi qu'il en soit, nous ne saurons sans doute jamais de quoi souffre Lénine, folie à part, point sur lequel nous n'avons pas besoin de précisions. Cela n'empêche pas les agences et les journaux de raisonner à perte de vue sur l'événement et nous nous sentons rajeunis de quelques mois, voire de quelques années, en lisant des titres dans ce goût: la Russie ne saurait tenir plus de six mois.—Les Bolcheviks sont à bout.—La révolution gronde.

Depuis 1914 nous aurions dû pourtant apprendre deux choses: la première c'est que les Russes sont toujours à la veille de réaliser des choses stupéfiantes, prodigieuses, extraordinaires, qu'ils ne réalisent jamais, la seconde, c'est que, de même qu'une guerre, contrairement à une croyance jadis admise, peut durer plusieurs années, de même la famine, l'oppression, les épidémies peuvent se prolonger pour ainsi dire indéfiniment. N'avons-nous pas sous les yeux encore les massacres de Grecs, de Turcs, d'Arméniens. Voilà des gens qui se font massacrer depuis au moins cinq ou six cents ans et qui ne s'en portent pas plus mal.

Vladimir Orlianof, dit Lénine, est un idéologue. Il a trahi la Russie pendant la guerre. Depuis les publications, toutes récentes, des Mémoires de Ludendorf, on sait exactement quelles sommes il a reçues de Berlin pour la propagande du bolchevisme dans l'empire des tsars et les nations alliées: elles ne se montent pas à moins de 70,000,000 de marks. A cette époque ce crédit représentait presque 100,000,000 de francs. Il faut avouer que l'argent n'était pas mal placé. Il valut aux Allemands Brest-Litovsk, mais par contre-coup l'infection communiste, au moment des revers et de la débâcle.

Ovsei Radomislsky dit Zinovief est également un ancien espion allemand, tout ainsi que le sieur Léonid Krassine, qui, avant le coup d'Etat de novembre 1917, fut le caissier du parti et le gardien des valeurs volées par les soldats bolchevistes. Ces mœurs ont sans doute fâcheusement déteint sur lui, car il a été dénoncé par le procureur des Soviets, Krylenko, pour prévarication et pillage à son profit de la caisse bolcheviste pendant son séjour en Angleterre comme chef de la délégation commerciale.

Autre espion allemand: Leiba Bronstein, dit Trotzky. Simplement expulsé de France, n'a pas été jugé, faute de preuves. Pendant la perquisition à la frontière espagnole, on a trouvé sur lui 15,000 francs reçus de Genève.

Quant à Litvinof il s'appelle en réalité Meer-Henoch-Movchev Vallach. C'est un criminel de droit commun, reconnu comme ayant pris part au pillage du bureau de poste de Tiflis le 13 juin 1906. Plus prudent que Trotzky il s'est enfui de Paris avant la perquisition, qui fit trouver à son domicile nombre d'objets volés. Ancien espion allemand, bien entendu. Actuellement il se trouve à la tête de la propagande bolcheviste à l'étranger. Je crois bien que l'archevêque de Gênes et le roi d'Italie, au moment de la conférence de Gênes, lui ont serré la main. Ils ne sont pas déguisés.

Kameneff, ancien espion allemand, comme les autres, s'appelle Rosenfeld. Joffé, lui, n'a pas changé son nom. Ancien espion allemand, il a implanté le bolchevisme en Allemagne, où il avait été envoyé comme représentant du gouvernement soviétique, après la paix de Brest-Litovsk. Il se fait volontiers photographier en compagnie d'une dame Ravitch, somptueusement parée de manteaux d'astrakan et de chinchilla, expropriés dans la bourgeoisie.

Radek, K. Radek, a été victime de son surnom, car il s'appelle Tobiah Sobelson—faut-il à ce propos faire remarquer l'origine israélite de ce splendide état-major? K. Radek est même le fils d'une juive de Krakov, tenancière de maison publique. Pendant la guerre il a espionné, naturellement, au profit de l'Allemagne. Mais, direz-vous, pourquoi a-t-il souffert de son surnom? Voici: il y a en russe un certain verbe krast, qui veut dire voler. C'est pourquoi, à raison de certaines habitudes de K. Radek, on a soudé le tout et fait kradek, voleur.

Rien à dire de spécial de Nicolas Boucharine, non plus que de Félix Dzesjinsky, sinon que ce dernier est un ancien forçat.

Voilà les gens qui ont succédé à Pierre le Grand, à Catherine II, à Alexandre 1er, à Alexandre III, à Nicolas II. Voilà les héritiers d'Ivan le Terrible. Voilà les dirigeants de la Troisième Internationale. Voilà les chefs de Cachin et de nos communistes. Voilà les théoriciens distingués, les héros, les saints, qui veulent révolutionner le monde. Est-il exagéré de soutenir que l'histoire n'a pas encore assisté à une pareille extravagance? Si un romancier avait imaginé un thème pareil dans quelque pays de fantaisie, on aurait refusé de le lire, car l'intérêt disparait avec la vraisemblance. C'est pourtant cet invraisemblable qui s'est réalisé.

Pour bien comprendre le fonctionnement et les visées de la Troisième Internationale, qui n'est autre chose que la plus folle tentative pour soumettre l'univers à l'impérialisme judéorusse, il faut lire le livre du colonel Rézanof.

Cet ouvrage, dont je m'inspire directement ici, est le premier à insister sur le fait de l'interdépendance du gouvernement soviétique et de la IIIe Internationale communiste. Le parti révolutionnaire communiste russe s'étant emparé des pouvoirs gouvernementaux, a pris la tête du mouvement communiste international, lui a donné une constitution nouvelle sous le nom de IIIe Internationale communiste et a placé à sa tête les membres de son Comité central. Ceux-ci, étant en même temps membres du Conseil ou Soviet des commissions du peuple, il s'en suit que la IIIe Internationale communsite est dirigée par les chefs mêmes de la République soviétique russe.

Les communistes français, en y adhérant, commettent donc, sciemment ou nom, un acte caractérisé de trahison. Ils se livrent aux inspirations d'un gouvernement étranger—et quel gouvernement! Ils ne se contentent pas d'ailleurs d'accueillir ses ordres, mais ils vivent de ses subsides.

Si le gouvernement français ne réagit pas vigoureusement et promptement contre d'aussi répugnantes pratiques, nous pouvons être exposés aux pires aventures.

Le péril russe en France, notamment à Paris, dans les quartiers ouvriers (on l'a bien vu pour les élections, odieuses et ridicules, de Marty et de Badina), est considérable.

Habituons-nous à considérer les communistes français comme les agents caractérisés d'un impérialisme étranger, particulièrement inepte et sordide. Leur place n'est pas au Parlement, mais à la Santé. Le fait seul de se proclamer communiste devrait constituer au moins un délit grave.—René Johannet.

L'Autriche et son Change

Il y a deux ans, la couronne autrichienne valait encore près de neuf centimes; au début de 1922, elle était déjà tombée à un demi centime; il en faut maintenant plus de 1,500 pour faire un franc, et 100,000 pour faire une livre. La dépréciation se poursuit depuis un mois, d'une façon menaçante. On a même dû fermer la Bourse de Vienne, où les valeurs remontaient avec une vitesse vertigineuse, certains titres ayant dépassé le cours de un million de couronnes. Peut-être se trouve-t-il là-bas des spéculateurs pour s'enrichir. Mais l'on se demande dans quel abîme de misère va tomber cette malheureuse Autriche, par l'effet du traité de Saint-Germain qui n'a pas encore deux années d'existence et qui s'avère comme une des plus redoubtables erreurs d'une époque à laquelle n'ont point manqué les déceptions les plus amères.

Cet effondrement du change s'est aggravé au moment où, avec cette sage lenteur qui caractérise la mise en application des traités qui devaient régénérer l'Europe, l'on songeait sérieusement à mettre en vigueur les clauses financières de celui de Saint-Germain et de celui de Trianon, qui a fixé le sort de la Hongrie. La couronne hongroise avait d'assez solides raisons de mieux résister que la couronne autrichienne: elle vaut encore un centime et demi.

Les propositions faites aux porteurs de fonds autrichiens laissaient à ceux-ci la liberté de préférer le règlement au cours du change d'avant-guerre, en vingt-cinq années à partir de 1926. Au reste, nous craignons fort qu'ils n'aient pas plus d'avantages à se tourner d'un côté que de l'autre, car, en leur offrant, en échange de leurs coupons échus jusqu'en juillet 1920 (postérieurement à cette époque, la dette doit être partagée entre les Etats successeurs et l'on sait, par de nombreux exemples, que ces sortes de partage donnent lieu à de multiples et insolubles difficultés), en leur offrant des Bons du Trésor autrichien libellés en francs français, la conversion s'effectue sur la base de 2 fr. 50 pour les florins-or, de 0 fr. 60 pour les florins-papier, de 0 fr. 30 pour les couronnes. On ne fait donc que remplacer du papier sans grande valeur par de bien vagues engagements de payer.

L'Autriche est en train de sombrer dans un état de déchéance financière comparable à celui où se trouve la Russie. Si elle n'a pas le communisme, et c'est beaucoup, il faut considérer aussi que la Russie, même amputée de la Pologne, des Etats Baltes et de la Bessarabie, possède encore assez de ressources pour faire figure de grand pays, à la condition qu'elle se dégage du joug sous lequel elle succombe. Mais que peut devenir l'Autriche si diminuée, et à qui le passé n'a laissé que des dettes qu'elle paraît bien être à tout jamais hors d'état de payer?

Elle conserve une apparence de souveraineté, qu'elle doit surtout à ce que les Italiens, les Allemands et les Anglais sont intéressés à ce qu'elle se maintienne dans cet état d'équilibre instable. Au besoin, les uns et les autres lui avanceront à tour de rôle de quoi vivre momentanément pour évincer les ambitions rivales. C'est aussi ce que nous allons faire pour essayer de lutter contre les pangermanistes, plus actifs que jamais. Il serait temps que la France montrât, par une politique financière habile, qu'elle entend conserver à l'Autriche son indépendance, puisque celle-ci est nécessaire à l'équilibre européen. Mais il ne sera pas facile de lutter contre l'influence allemande, car à la faveur de l'avilissement du change, les industriels et les financiers allemands ont pu mettre la main sur les principales sociétés autrichiennes. Il faut craindre que d'ici peu, l'Autriche ne s'aperçoive qu'elle n'est plus que locataire dans sa propre maison, situation qui pourrait réserver à la diplomatie européenne de pénibles surprises.

En attendant, les porteurs de fonds autrichiens auxquels on vient de demander de faire estampiller leurs titres, comme pour leur faire prendre patience, les porteurs de valeurs autrichiennes, obligations de chemins de fer, actions de banques et de sociétés industrielles, voient l'échéance des coupons se succéder sans espoir. Théoriquement, leurs droits restent intacts, comme ceux des porteurs de fonds russes. Il est bien entendu que la Conférence de La Haye va apporter à ceux-ci de nouvelles et platoniques consolations, puisque le principe d'inviolabilité de la dette russe sera une fois de plus reconnu. Le malheur est que le rouble russe, dont on pouvait penser qu'il avait déjà atteint les limites extrêmes de la dépréciation, s'effondre de jour en jour. S'il faut 100,000 couronnes pour une livre sterling, celle-ci vaut actuellement plus de 10 millions de roubles. Voici trois ans que les cénacles d'hommes compétents discutent sur les changes. Il se peut évidemment que ces chiffres ne les étonnent pas, non plus que de voir le mark à trois centimes et demi...—Léon Vigneault.

Guy de Maupassant
ET LA POESIE

Guy de Maupassant a publié Des vers. Mais il n'a pas publié tous les vers qu'il a écrits. Il avait commencé d'en composer dès l'âge de treize ans, à Rouen. Ces poésies de jeunesse forment un recueil manuscrit qui a été conservé et sur lequel on peut voir des corrections de la main de Flaubert. On sait la grande affection qui unit les deux écrivains; or, ce fut Flaubert, précisément, qui fit pencher son cadet vers la prose et l'éclaira sur ses dons véritables. Le sentiment poétique de Maupassant était vif, mais ses moyens d'expression, en poésie, étaient faibles. Il avait l'enthousiasme des poètes, le goût des poètes, et il en est un qu'il aima d'une amitié forte et tendre, normand comme lui, ami de Flaubert comme lui: Louis Bouilhet.

Dans ses Etudes et Portraits (tome III), M. Paul Bourget nous a déjà montré les relations affectueuses de ces deux artistes et l'influence que le poète de Mœlenis avait pu avoir sur l'auteur d'Une Vie. Dans le dernier numéro du Mercure de France (1er juin), un admirateur de Maupassant, M. A. Guérinot, étudie de nouveau cette amitié et l'anime d'une documentation intelligente et sûre. Elle intéressera tous ceux qui tiennent encore Guy de Maupassant pour l'un des plus grands conteurs du siècle dernier, l'un de ceux qui ont excellé dans cet art si difficile de la nouvelle.

Maupassant avait connu et fréquenté Bouilhet à Rouen, entre 1867 et 1869; mais lorsqu'il l'avait rencontré pour la première fois il avait dix-huit ans et il faisait sa rhétorique. Il a laissé, de cette rencontre, un charmant récit.

Plus tard, Maupassant racontera ses visites de jeune homme, à Bouilhet, en son petit logis de la rue Bihorel, à Rouen, ses rencontres avec Flaubert qu'il écoutait de toutes ses oreilles. Ces souvenirs de jeunesse, la cordialité de l'accueil, l'abord franc et bonhomme de Bouilhet fortifièrent l'amitié et l'admiration de Maupassant pour son aîné. Aussi bien il lui reconnut toujours un grand talent, il protesta contre l'obscurité et l'injuste misère où il vécut.

"Il souffrit de la misère, a-t-il écrit; il souffrit de l'indifférence du public pour ses œuvres qu'il sentait supérieures; et il mourut brusquement, alors qu'il semblait plein de force et de vie, miné par les attentes sans fin, les chagrins secrets et le manque d'argent. Car il faut de l'argent à un artiste, comme il faut la liberté à l'oiseau..."

L'admiration de Maupassant, comme celle de Flaubert, dépassait sans doute la valeur réelle de Bouilhet. Le poète des Festons et Astragales possédait un métier sûr, une inspiration noble, mais il a manqué de ce souffle et de cette mystérieuse essence à quoi se sent le génie. Il avait néanmoins un sentiment tendre qui enchantait Maupassant. Le conteur a souvent cité des vers de Bouilhet dans ses contes. A deux reprises il a enchâssé dans des nouvelles la stance fameuse A une Femme:

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur.
Et comme un air qui souffle au bois creux des guitares,
J'ai fait vibrer mon rêve au vide de ton cœur.

Ailleurs, il reproduira des vers des Dernières Chansons et de la Chanson d'amour; en 1891, le 7 avril, dans une chronique de l'Echo de Paris où il conte des impressions de voyages à Médéah pendant les vendanges, il cite un sonnet de Bouilhet sur le Sang des Geants. Enfin, souvent, il disait, de vive voix, des vers de son ami. M. Paul Bourget nous a conté que Maupassant aimait particulièrement une pièce qui se trouve dans le recueil des Dernières Chansons, intitulée le Tung whang Fung et qui se rattache à la poésie particulière où Bouilhet a versé son amour de l'Orient. Les soirs de mélancolie, Maupassant se récitait ces vers de légende comme un lied apaisant qu'il se serait chanté à lui-même.

La fleur Ing-Wha, petite et pourtant des plus belles,
N'ouvre qu'à Ching-Tu-Fu son calice odorant,
Et l'oiseau Tung Whang Fung est tout juste assez grand
Pour couvrir cette fleur en tendant ses deux ailes.
Et l'oiseau dit sa peine à la fleur qui sourit.
Et la fleur est de pourpre et l'oiseau lui ressemble.
Et l'on ne sait pas trop, quand on les voit ensemble,
Si s'est la fleur qui chante ou l'oiseau qui fleurit.

"Son talent fut familier, gai, héroïque et pompeux," a-t-il écrit dans une étude sur Louis Bouilhet. Tout cela est juste. Le talent de Maupassant en poésie fut d'une autre sorte. Ses vers (il n'y en a qu'un volume) sont d'une inspiration sensuelle, comme sa prose, et ils forment plus souvent une histoire contée en vers qu'une pure poésie. Cette forme parut nouvelle à l'époque et permit à Zola de saluer le volume comme "la première manifestation de la poésie naturaliste." Aujourd'hui, on trouve à ces récits, Envoi d'amour, Une conquête, Une escapade, une saveur un peu passée. Et leur sensualité même (une de ces pièces fut incriminée) semble bénigne.

Ce petit volume parut avec une lettre où Flaubert raillait les juges d'Etampes qui poursuivaient Maupassant pour son poème Au bord de l'eau. Cette lettre est amicale, tonitruante et un peu balourde. Les Dernières Chansons, de Louis Bouilhet, ont également paru avec une préface de Gustave Flaubert, une préface importante et qui justifie, dès les premières lignes, la critique impressionniste ou personnelle. Flaubert écrit en effet: "On simplifierait peut-être la critique, si, avant d'énoncer un jugement, on déclarait ses goûts; car toute œuvre d'art enferme une chose particulière tenant à la personne de l'artiste et qui fait, indépendamment de l'exécution, que nous sommes séduits ou irrités. Aussi, notre admiration n'est-elle complète pour les ouvrages satisfaisant à la fois notre tempérament et notre esprit."

Puis aussi, il y a, quelquefois, l'amitié. Preuve le goût sans réserve de Flaubert et de Maupassant pour ce bon Louis Bouilhet.—Gerard Bauer.

La Commission des réparations a finalement décidé d'accorder à l'Allemagne un moratorium provisoire pour l'année 1922. Remarquons bien que la France a approuvé cette décision. On a donc bien tort en certains milieux, depuis quelque temps, de l'accuser de vouloir faire la guerre à sa voisine. Elle est extrêmement conciliante lorsque celle-ci montre de la bonne volonté.

Asperges a la Parmesane

—Mon vieil ami, dit Monselet, vous serez servi à souhait. De belles asperges d'Argenteuil, que j'ai choisies moi-même, vous donneront, dans un instant, une joie gastronomique des plus rares. Elles sont dodues, charnues, roses, et fondent dans la bouche comme des filets de beurre frisé de Saintes ou d'Isigny.

A ces mots, le bon M. Lafontade, armateur de Bordeaux, se pencha sur la table en signe d'assentiment, et un frisson de plaisir courut dans ses yeux:

—Vous me comblez, mon cher hôte. Déja cette farce de godiveau à quenelles fait monter mon âme gourmande au septième ciel. Mais—je l'avoue—je partage votre prédilection pour les asperges, et il me tarde de humer leur odeur et de les manger à la manière antique et vénérable, je veux dire à l'huile, sans fourchette et mordant à même.

L'impétueux Monselet sursauta:

—Que dites-vous? A l'huile? Vous les mangeriez à l'huile? Quelle hérésie, mon pauvre Lafontade, quelle hérésie de Bordelais qui vendrait, à tout venant, son droit d'aînesse pour une crème d'échalotes ou un ragoût de cèpes à l'ail. Les asperges se mangent tout bonnement, tout délectablement, tout divinement, cuites entre deux feux et couchées mollement sur un lit de fromage râpé et de beurre.

—Pour moi, répliqua Lafontade, qui était vif, asperges sans sauce à l'huile, vinaigrée, amollie d'un jaune d'œuf et relevée d'échalotes, ne valent pas les quatre fers d'un chien. Toutefois, ajouta-t-il avec un sourire, je connais mes devoirs d'invité et...

—Et moi, mon cher ami, mes devoirs d'hôte qui estime à son prix véritable la liberté d'opinion culinaire. Vous connaissez le proverbe espagnol: Sobre los gustos no hay dispute. Donc, pas de dispute entre nous. Ho! Virginie! Virginie!

La cuisinière vint, courtaude, massive, large comme un demi-muid, les brides de son bonnet nouées sous la graisse molle d'un triple menton.

—Virginie, lui dit le maître de céans, écoutez-moi bien: vous préparerez la moitié des asperges à l'huile, pour M. Lafontade, et l'autre moitié, pour moi, à la parmesane, comme d'habitude. Allez, ma fille.

Ils continuèrent de manger, tout en évoquant des histoires de jeunesse. Les plats se succédaient, qu'ils arrosaient de vins généreux, et plus ils buvaient, plus le vin leur déliait la langue. Aussi firent-ils, tous deux, assaut de spirituels batifolages que Monselet coupait soudainement:

—Hérétique! hérétique! tu méconnais les asperges à la parmesane!

—Et toi, répliquait Lafontade, tu n'entreras jamais, la mort venue, au paradis des gourmets gascons—les premiers gourmets du monde—si tu t'endurcis dans le mépris des asperges à la bordelaise.

Ainsi parlant, plaisantant, se disputant et buvant, ils mangèrent des laitances aux truffes, un coq vierge de Barbezieux rôti au feu de sarments, un brochet lardé de filets d'anguilles délicatement attendri, pendant la cuisson, de vin blanc et de beurre fondu. Majestueuse, Virginie apporta des ailes de bartavelles à la chipolata.

—Hérétique! cria Monselet à Lafontade, comprends-tu la sublimité d'une telle chose: des ailes de bartavelles à la chipolata!

Soit qu'il se fût trop abandonné au plaisir de la gourmandise, soit que la chaleur l'indisposât, soit pour toute autre raison, M. Lafontade, la figure écarlate, balbutia:

—Oui, mon bon... bon... Mon.... Monselet... C'est un plat di... divin...

Il branla de la tête, battit l'air de ses mains Une congestion l'allait-elle emporter?

Monselet se leva précipitamment, se pencha vers son ami, puis, se frappant le front, il se retourna vers la porte et appela de toutes ses forces:

—Virginie! Virginie!... pourvu que ce ne soit pas trop tard!... Virginie! Mais que peut donc faire cette servante? Que je suis malheureux! Virginie!

Virginie revint, lourde, énorme, béate:

—Plus vite, vieille tortue... plus vite! Vous ne comprenez donc rien? Mais, n'est-il pas trop tard?

Elle regarda, devina tout, poussa un glouissement d'effroi, courut vers la carafe pleine d'eau.

D'un geste brusque, Monselet l'arrêta:

—Répondez-moi donc, Virginie: n'est-il pas trop tard? avez-vous déjà préparé la moitié des asperges à l'huile?

—Pas encore, monsieur.

—Ah! je respire! Dieu soit loué! Eh bien, vous les mettrez toutes à la parmesane. Allez vite, ma fille, je n'ai plus besoin de vous.

Puis, son inquiétude apaisée et l'estomac joyeux à l'avance, Monselet se pencha vers son vieil et tendre ami, M. Lafontade, et lui prodigua tous les soins que réclamait son état.—Andre Lamande.

—Conversation:

—La vie n'est pas tenable, et la prochaine fois qu'il me fait une scène, je me jette par la fenêtre.

—Prends garde, c'est dangereux.

Oh! non! je demeure au rez-de-chaussée.